

Jacques Ellul, *La subversion du christianisme*
Deuxième introduction à sa pensée : **L'intolérable...**

Chapitre 8 : L'intolérable, Seuil, 1984, pp. 181ss.

1) Thèses d'Ellul

1.1 Ce que le Nouveau Testament entend par « être chrétien » est ce qu'il y a de plus contraire à l'homme (181). On tient là le tragique de la révélation chrétienne. Aux yeux d'Ellul, le christianisme est un scandale. Ce christianisme-là ne saurait gagner ni chrétiens par millions, ni salaires et profits terrestres... Alors se produit la confusion et la subversion. Pour que les hommes entendent et acquiescent, il faut que la chose annoncée soit à leur goût et les séduise : Or, « *Jamais, la révélation chrétienne ne peut plaire à l'homme. Le christianisme a toujours été pour lui, au fond de son cœur, un ennemi mortel (...)* Même si le métier de prêtre consiste à faire du christianisme exactement le contraire de ce qu'il est » (Kierkegaard). Pour Ellul, si la révélation chrétienne est parfaitement inacceptable, intolérable, insupportable, invivable pour l'homme (182), ce n'est pas seulement à cause de son revêtement mythique ou légendaire... Au contraire, celui-ci la rendrait même plutôt enviable et acceptable pour les post-modernes que nous sommes... Ce n'est donc pas d'abord en raison du domaine intellectuel...

1.2 Le désaccord à l'égard du christianisme n'est en effet pas dû au *merveilleux* que véhicule avec lui le christianisme. Ce n'est pas non plus en raison de ses mystères (miracles, naissance virginale, résurrection, de vie éternelle, etc.). Contrairement à ce que pensait Bultmann, l'homme moderne n'est pas un être rationnel et raisonnable, un être adulte auquel on ne saurait plus parler de miracles ou de « retour à la vie » de morts. Non la démythologisation bultmanienne est un enfantillage (183), elle ne sert à rien ! Car de tous temps, l'homme reste assoiffé de tranquillité religieuse et de consolations pieuses... Il croit facilement aux devins, aux magiciens et les miracles ne le rebutent pas... Non l'homme d'aujourd'hui est tout autant crédule que jadis !

1.3 Si la révélation est intolérable, ce n'est donc en rien à cause de son revêtement légendaire ou mythique. L'intolérable est bien plus profond... **C'est que la révélation prend à rebrousse-poil les aspirations humaines..., le cœur de l'homme.** En sa vérité, la révélation **ne répond pas aux désirs naturels et spontanés de l'homme.**

Prenons quelques exemples :

1.3.1 La grâce et le refus du sacrifice. Est-ce agréable d'apprendre que l'on est justifié, gracié, libéré, sauvé... *pour rien* ? Et que cela ne dépend pas de moi... L'homme, du point de vue de la révélation chrétienne, est justifié gratuitement, sans qu'il y soit pour quelque chose. Il est justifié par grâce, par l'amour souverain de Dieu manifesté dans la vie et dans la mort de Jésus. L'homme se voit donc dépossédé de ce à quoi il tient essentiellement : *être lui-même l'artisan de sa propre justice* (188). Etre dépossédé de sa propre grandeur, de sa faculté d'être juste, voilà la pire injustice qui soit faite à l'homme. Cela le hérissé et le prend à rebrousse-poil. La dignité et la reconnaissance lui semblent alors retirées. L'homme est possédé par une volonté obsessionnelle de se justifier lui-même, de se déclarer lui-même juste et de paraître juste aux yeux de ses proches et de ses semblables. C'est grâce à cela qu'il pense trouver consistance à ses propres yeux.

De plus, aucun sacrifice, aucune cérémonie, aucun rite, aucune prière ne peuvent valoir et dispenser de la grâce puisque celle-ci est précisément gracieuse et totalement gratuite. Exit les mécanismes du don et du contre-don. Exit le sacrifice : la grâce met en question et récuse la mécanique sacrificielle ; ce faisant, elle ruine un fondement du psychisme humain et de la cohésion sociale.

La révélation est essentiellement contrariante et ne satisfait ni notre besoin religieux, ni notre sentiment de justice et notre propension à l'autojustification. La révélation coupe l'herbe sous les pieds de l'homme. Elle vient contredire, contrecarrer, déconstruire et récuser cette volonté passionnée, ce besoin irréductible... Non, l'homme ne sera jamais juste par lui-même !

Suis-je alors un simple *polichinelle* à qui Dieu attribue justice, sainteté et liberté ? Non ! Je suis un homme devant Dieu, empêtré dans des histoires, dans une quête d'identité inextricable, radicalement sans issue, dans une toile d'araignée inarrachable... Et pour m'en sortir, j'ai besoin de changer de cadre. Qui ne vient pas de moi, mais d'un autre, de l'extérieur... (189). Ce faisant, Dieu ne cherche pas à m'humilier, mais à me libérer d'une situation que je ne maîtrise pas, qui m'enlise et m'aliène.

1.3.2 La justice qui m'est offerte, je n'en suis donc ni l'auteur, ni le propriétaire... Idem avec le salut... Or cela est doublement insupportable. Devant l'insaisissable de la grâce, du salut et de la foi, le christianisme, par compensation, va développer en l'homme son « instinct de propriété ». Mais la révélation chrétienne insiste sur le fait que la foi n'est pas une qualité intrinsèque de la nature humaine. La foi ne m'appartient pas. Et même si elle est réponse de l'humain à une promesse, je n'en suis pas le maître absolu et définitif. C'est pourquoi, l'homme veut transformer ce *jamais acquis* en définitif en déclarant : « qu'il a la foi »... Or la foi n'est jamais une affaire faite, acquise de manière définitive...

1.3.3 Dieu comme Père : nous avons cru que c'était un grand progrès que Dieu puisse être pensé comme un Père « tendre, proche et bon » et non comme un juge terrible, un créateur impersonnel et lointain ; toutefois, grâce aux approches scientifiques et humaines, nous avons appris que les relations entre père et fils ne sont pas ce pur amour, cette affection sans borne, sans jalousie, sans calcul que nous fantasmons tous. Il y a, hélas pour nous, le complexe d'Œdipe : le père est aussi l'obstacle, le fils, le rival... Il y a donc à la fois la rivalité père-fils et l'amour bien réel d'un père pour son fils. La situation est donc contradictoire et, devant ces ambiguïtés, nombre de théologiens nous ont fait comprendre qu'il n'était plus possible de parler de Dieu comme Père... Pourtant, il nous est demandé d'aimer l'autre comme le Père aime son Fils et d'être Père, à *son* image et non à *notre* image (192s). Il n'y a non pas dissolution de la relation Père-fils, mais appel à la transformation de cette relation souvent viciée et problématique... On se souviendra, en outre, que le christianisme a renforcé l'absolutisme de la puissance paternelle, l'autoritarisme du père comme celle du roi...

1.3.4 La non-puissance : elle aussi est contraire à notre pente naturelle. L'esprit de puissance et la recherche de grandeur ne sont-ils pas au cœur de notre pensée et de nos actions ? N'en va-t-il pas de même avec leurs corollaires que sont la violence et la répression ? Partout, l'exaltation de la force, de la puissance et de la grandeur dominant : les Grecs, les Romains, les Egyptiens, les Huns, les Hongres, Gengis Khan, les Turkomans, les invasions mandchoues et mongoles, le monde arabe, y compris la société bouddhiste, dite pacifique et non violente. Ce n'est donc pas « que » l'Europe qui est fascinée par l'esprit de puissance... ! Ce n'est donc pas « que » le capitalisme qui a engendré cette violence et répression ! Elles existent aussi dans la société indienne où le système hiérarchique des castes a consacré la suprématie des puissants... Sans parler de la scission, au sein de chacune de ces civilisations, entre riches et pauvres, dominants, dominés, maîtres et esclaves, etc. On peut donc dire que la volonté de dominer, d'écraser, d'utiliser les autres est générale et ne comporte pratiquement pas d'exception. *L'esprit de puissance est bien au cœur de l'homme* (195). Alors combien est intolérable une prédication, et bien plus une vie, centrée sur la non-puissance, un amour pour rien,

une foi pour rien, un don pour rien, un service pour rien... En considérant les autres comme au-dessus de vous et en privilégiant l'intérêt du prochain...

1.3.5 La liberté : c'est peut-être la valeur suprême de l'homme moderne. Mais quelle illusion ! L'homme veut-il vraiment la liberté ? Ce qu'il veut, c'est plutôt l'indépendance (faire ce qu'il a envie de faire) sans avoir aucun des devoirs et des duretés de la liberté. Ce que l'homme moderne veut, c'est le confort et la sécurité. Le refus de la responsabilité aussi. En fait, la liberté lui fait peur... Car la liberté est dure à vivre. La liberté est aventure. Elle est dévorante, exigeante, un combat de chaque instant. Elle exige la remise en question incessante de tout ; elle suppose l'éveil de chaque instant, jamais *l'habitude et l'institution*. La liberté entraîne des ruptures et des contestations. L'homme moderne a tendance à promouvoir l'esclavage sous les discours de la liberté (Sade). Or, du point de vue évangélique, il y a *coïncidence entre non-puissance et liberté*. C'est l'aventure de l'Exode et celle des difficultés à vivre dans la liberté qui nous pousse à revenir aux anciennes formes d'esclavage. Paradoxe : plus on veut être assuré et garanti contre tout, moins on est libre.

Ce que veut la révélation chrétienne, c'est que la vraie liberté passe par la relation à la liberté divine et non par le faux semblant de l'autonomie humaine (199). C'est la rupture avec Dieu qui produit à la fois les esclavages et la soumission aux déterminismes, aux nécessités qui se transforment progressivement en Destin.

1.3.6 Les béatitudes : en elles-mêmes, elles sont absurdes et inacceptables. Ce n'est pas vrai que la Terre appartient aux débonnaires (200). Elles disent des contre-réalités. Le Sermon sur la montagne est intolérable, si on le prend au sérieux. Déclarer que le royaume n'est pas de ce monde, que l'on n'atteint pas la liberté par la révolte, que la rébellion ne sert à rien, qu'il n'y aura jamais de justice sociale absolue, tout cela est inacceptable. Pourtant, si l'homme reconnaît cela, est-ce stériliser ses énergies et renoncer à transformer le monde ? Or le Christ ne dit pas : « Puisque mon royaume n'est pas de ce monde, ne faites rien et subissez ! ». Il dit au contraire : « Mon royaume n'est pas de ce monde, dès lors agissez de toutes les façons possibles pour **rendre ce monde vivable** et faire partager à tous la joie du royaume, **mais sans aucune illusion sur ce que vous arriverez à faire...** Vous n'atteindrez ni la liberté, ni la paix, ni la justice, ni l'égalité, ni le bien, ni la vérité. Et chaque fois que vous aurez prétendu l'atteindre, ce sera ou son illusion ou son mensonge que vous aurez établi » (201). La vérité, c'est que *nous sommes des serviteurs « inutiles »*... Cette déclaration n'a donc rien à voir avec l'opium du peuple ou l'évasion dans le spirituel... La Révélation nous demande l'abandon des illusions, des espoirs historiques, des références à nos compétences ou à notre sentiment de justice. Elle nous dit : *Engagez-vous dans cette voie et vous découvrirez, au fur et à mesure, des exaucements, sans que les résultats soient garantis* (202).

Résultats

La grâce est intolérable. Le Père est insupportable. La non-puissance est décourageante. La liberté est invivable. La spiritualisation est mensongère (Marx). Tel est notre jugement humain. Voilà les sources profondes de notre rejet de la proclamation de Dieu en Jésus-Christ. Rappelons-nous toutefois que la révélation est la mise en question du bon sens, de la raison ordinaire de l'homme. Si nous faisons comme tout le monde, que faisons-nous d'extraordinaire ?, c'est ce que nous dit l'Évangile...

1.4 Qu'est-ce que la foi ?

C'est un antinihilisme. Elle est mutation infinie de la personne, expérience racontée et partagée... Elle n'engendre ni stabilité, ni fonctionnement, ni permanence collective, ni agrégation à un corps, ni cohérence de groupe (183). Elle n'est pas non plus un état stable, solide, prévisible, invariable.